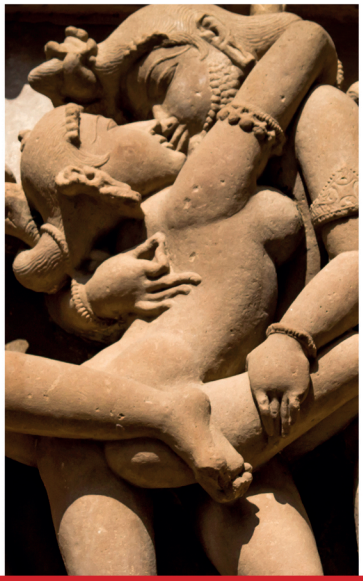
GÉRARD CHALIAND

MON ANTHOLOGIE UNIVERSELLE DE L'AMOUR



Toute la magie du désir et de l'amour

GÉRARD CHALIAND

MON ANTHOLOGIE UNIVERSELLE DE L'AMOUR

PARIS
LES BELLES LETTRES
2023

www.lesbelleslettres.com
Retrouvez les Belles Lettres sur Facebook et Twitter

Tous droits de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© 2023, Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail, 75006 Paris
ISBN : 978-2-251-45485-6

À Sophie Mousset, pour tout ce que je lui dois.

À Claude Burgelin donc la lecture exigeante et l'amitié sont indéfectibles à tous égards.

En hommage affectueux à Marion Molteno et en souvenir de son mari, Robert, un ami très cher.

À ceux qui m'ont aidé dans une passe difficile : Vladimir Spiro, Dominique Martial, tous mes remerciements. C'est ainsi aussi que l'on reconnaît les amis.

À mon cousin Jean-Claude.

Man muss noch Chaos in sich haben, um einen tanzenden Stern gebären zu können.
Il faut encore avoir du chaos en soi pour pouvoir enfanter une étoile dansante.

Friedrich Nietzsche,
traduit par Gérard Chaliand

Hâfez Shirazi

Iran

Peut-être le plus grand poète de l'Iran, surtout de ghazals et du Divân. *Il vécut à Shiraz à l'époque de la plus haute influence exercée par la langue persane au sein de l'Asie, lorsque l'Iran méritait amplement la définition de l'historien René Grousset : « l'empire du milieu ».*

C'est l'amour, en grande partie charnel, qui est le triple thème de son œuvre : L'Amour, l'Amant, l'Aimé. *N'a-t-il pas écrit : « Celui-là ne mourra jamais dont le cœur ne vit que d'amour » ?*

La source de vie

[…] Échanson, rien ne vaut tes lèvres ! Il n'y a personne sur terre
qui puisse prendre du plaisir autrement qu'avec tes baisers.
[…]

Séparation

Ce Turc au visage de sylphe qui s'en est allé hier au soir,
que nous a-t-il donc reproché, pour partir ainsi pour la Chine ?

Depuis que nos yeux l'ont perdu, l'œil de ce Turc comme un miroir,
que de pleurs nous avons versés mais personne n'a pu les voir…
Ce que le feu brûleur de cœurs a consumé de la chandelle
n'est rien, auprès de la fumée qui sort de notre pauvre cœur.
Loin de ta face, à chaque instant, depuis le coin de mes prunelles
Un torrent de larmes coula comme un déluge de malheur.
Lors, nous nous sommes écroulés, lorsque nous atteignit la peine
d'être séparés. Nous mourûmes d'avoir perdu notre remède.
[…]

Narcisse charmeur
Dors-tu, mon narcisse charmeur ? Ce n'est certes pas sans raison.
Ta chevelure est en désordre ? Ce n'est pas non plus sans raison.
Que dire du lait de tes lèvres,
de leur sel et de leur douceur ? Ce n'est pas non plus sans raison.
Ta bouche est source de jouvence,
mais tes cils me percent le cœur : ce n'est pas non plus sans raison.
Ton absence me fait souffrir.
Si j'éprouve tant de douleur, ce n'est pas non plus sans raison.
Le vent du soir émeut les roses.
S'il effeuille toutes les fleurs, ce n'est pas non plus sans raison.

Même si tu caches ta peine,
Ô Hâfez, quand je vois tes pleurs, ce n'est pas non plus sans raison.

Les yeux noirs
Jamais l'amour des beaux yeux noirs ne me sortira de la tête :
c'est la sentence du Destin – elle ne peut être défaite.
Mon rival nous a tourmentés : réconciliation impossible.
Et les soupirs poussés à l'aube atteindront-ils le ciel, leur cible ?
Du premier jour d'Éternité condamné au libertinage,
je n'ai suivi d'autre chemin que celui du vagabondage.
Par Dieu, prévôt, pardonne-moi, pour le tambourin ct la flûte :
ni la religion ni la Loi n'iront en faire la culbute !
Si j'ai loisir de cultiver son amour, ce n'est qu'en cachette.
Ne parlons pas de l'embrasser : il faut qu'au plus tôt je m'arrête.
Un coin tranquille, un tendre ami qui me verse un vin de rubis :
ô mon cœur, quand donc pourras-tu être plus heureux qu'aujourd'hui ?

Hâfez, tes pleurs ne lavent point les traces de mélancolie.
Le glaive d'amour t'a blessé : le sang en est indélébile.

La lampe solitaire
Tu es comme le matin. Je suis la lampe qui brille,
seule, à l'aube. Souris-moi et je donnerai ma vie.
Tel est le deuil de mon cœur, pour les boucles de ta tête
que ma tombe fleurira d'un tapis de violettes.
Je me tiens, les yeux ouverts, sur le seuil de ton désir,
dans l'attente d'un regard, mais, de moi, tu te retires. Merci.
Que Dieu te protège, ô cohorte de douleurs,
car, lorsque je serai seul, tu resteras dans mon cœur !
De mes yeux je suis l'esclave, lorsque, malgré leur noirceur,
Le compte de mes chagrins leur fait verser mille pleurs.
Mon idole se dévoile aux regards de tout le monde,
mais personne ne surprend tant de grâce, que moi seul.
[…]

Épitaphe
Est-ce l'appel de ta voix ? Je perds la vie et me lève ;
comme un oiseau saint, des rets de ce monde je me lève.
Si tu daignes m'appeler ton esclave, je le jure,
j'abandonne tout pouvoir sur le monde, et je me lève.
D'un nuage de ta grâce, ô Dieu, donne-moi la pluie,
avant que je sois changé en poudre et que je me lève.
Amène sur mon tombeau un ménestrel et du vin,
pour qu'en dansant, de désir, de ma niche je me lève.
Lève-toi, étire-toi, idole aux lignes gracieuses,
et, d'un geste, je renonce à la vie et je me lève.
Je suis vieux, mais, qu'une nuit tu me serres dans tes bras
et, de ta couche, au matin, c'est jeune que je me lève.

Qu'au jour de ma mort tu donnes le bref répit d'un regard
Et, comme Hâfez, j'abandonne cette vie et je me lève !

Sappho
Grèce

L'expression la plus extrême et la plus nue du désir.

Il goûte le bonheur que connaissent les dieux
celui qui peut auprès de toi
se tenir et te regarder,
celui qui peut goûter la douceur de ta voix,
celui qui peut toucher la magie de ton rire,
ce rire fait fondre mon cœur.
Moi, si je te voyais
fût-ce une seconde aussi brève,
tout à coup sur mes lèvres expire sans force ma joie.
Ma langue est là comme brisée et au cœur de ma chair,
un feu irrésistible a glissé.
Mes yeux ne voient plus le clair,
et un bruit bourdonne à mon oreille.
Je suis inondée de sueur, tout mon corps tremble, je deviens
plus verte que l'herbe,
Et pour peu je me sentirais comme morte.

Vladimir Makanine

Russie

C'est la guerre, on fait des prisonniers. L'un d'eux est d'une beauté troublante et son geôlier, à sa grande surprise, y est sensible, ce qui le met fort mal à l'aise. Le dénouement est inattendu.

[…] L'homme poussa un cri de douleur et tomba lentement. Roubakhine l'atteignit d'un bond, le plaqua à terre et lui saisit le poignet. Mais l'autre n'avait plus son pistolet. Il l'avait lâché dans sa chute : un sacré combattant ! Roubakhine lui ramena les bras derrière le dos, lui tordant l'épaule et lui faisant mal, forcément. L'autre poussa un faible cri et cessa de résister poids. Roubakhine, toujours d'un seul élan, sortit une courroie de sa poche, lui attacha les mains et poussa le corps chétif du rebelle contre un arbre : « Reste là ! » Enfin, il se releva et parcourut le sentier, reprenant progressivement son souffle et cherchant attentivement dans l'herbe sa kalachnikov et le pistolet du rebelle.

Un bruit de course. Roubakhine regagna aussitôt le chêne tordu où il avait laissé son prisonnier. « Silence ! » lui ordonna-t-il. Plusieurs rebelles plus chanceux passèrent à toutes jambes. Des soldats les poursuivaient en jurant.

Roubakhine ne s'en mêla pas. Il avait ce qu'il voulait. Il regarda son prisonnier, dont le visage l'étonna. D'abord par sa jeunesse, bien que les gamins de seize ou dix-sept ans comme lui ne fussent pas rares dans les rangs des rebelles. Des traits réguliers, une peau douce. Il y avait quelque chose d'autre chez ce garçon, mais quoi ? Il n'eut pas le temps d'y réfléchir.

[…]

Les captifs étaient nombreux, vingt-deux hommes au total, ce qui aida probablement Roubakhine à conserver le sien sans trop de peine.

« Il est à moi, répétait-il, la main posée sur son épaule. […]

– C'est pour un échange », répétait Vova, sans plus de précisions. […]

Le sergent Khodjaev leur cria : « Bravo, vous avez fait le bon choix ! Des gars comme celui-là, ils les aiment… Leur chef (il indiqua les montagnes d'un signe de tête) aime beaucoup les gars comme lui. »

Khodjaev éclata de rire, découvrant de belles dents très blanches, et il ajouta, histoire d'être bien compris : « Tu en obtiendras deux, trois ou même cinq contre un seul comme lui. Ces gars-là, il les aime comme si c'étaient des filles ! »

En dépassant Roubakhine, il accentua encore son discours d'un clin d'œil.

Roubakhine gloussa. Il venait enfin de comprendre ce qui l'avait troublé chez son prisonnier : le jeune homme était très beau.

II ne parlait pas très bien le russe, mais il le comprenait parfaitement. D'une voix furieuse, à la fois rauque et sifflante, il cria quelque chose à Khodjaev. Ses pommettes s'empourprèrent, puis tout son visage rougit, ce qui souligna encore sa beauté. Ses cheveux noirs, longs jusqu'aux épaules, formaient presque un ovale autour de son visage. Des lèvres bien dessinées. Un nez très fin. Ses yeux noisette retenaient particulièrement l'attention : ils étaient grands et légèrement en amande. […]

Ils buvaient au ruisseau, puisant l'eau tour à tour dans un gobelet en plastique. Le prisonnier devait avoir très soif. Il s'avança rapidement, tomba à genoux dans un crissement de galets. Sans attendre qu'on lui détachât les mains ou qu'on le fît boire dans le verre, il se pencha vers l'eau courante et but longuement. Ses mains liées, bleuies, se levaient vers le ciel, comme s'il était en train de prier d'une manière particulière.

Il resta assis sur la rive. Le visage mouillé. Frottant la joue contre son épaule pour essuyer les gouttes. Roubakhine s'approcha.

« On t'aurait donné à boire. On t'aurait détaché les mains… Pourquoi es-tu si pressé ? »

Il ne répondit pas. Roubakhine le regarda et, de la paume, il lui essuya le menton. Sa peau était si tendre que la main de Roubakhine frémit. Il ne s'y attendait pas. Comme une peau de fille ! Leurs regards se croisèrent ; Roubakhine détourna les yeux, gêné par les mauvaises pensées qui lui avaient brièvement traversé l'esprit.

Un souffle dans les buissons le mit en alerte. Des pas ? Sa confusion passa. (Mais demeura tapie. Sans disparaître tout à fait.) Roubakhine était un simple soldat, rien ne l'immunisait contre la beauté humaine. Et bientôt, subrepticement, un sentiment jusqu'alors inconnu monta en lui. Il se souvenait parfaitement de la remarque et du clin d'œil du sergent Khodjaev. Un contact étroit avec le prisonnier était inévitable. Il ne pourrait traverser le ruisseau tout seul. Il y avait de gros galets, le courant était fort, or il était pieds nus ; sa cheville avait tellement enflé que, dès le début de la marche, il avait été forcé d'enlever ses belles chaussures de sport (qui se trouvaient pour l'heure dans le sac de Roubakhine). S'il tombait en passant à gué le courant risquait de l'entraîner, et alors il ne leur servirait plus à rien. Roubakhine n'avait pas le choix. C'était à lui de porter le garçon sur l'autre rive : n'était-ce pas lui qui l'avait blessé à la jambe ?

La compassion l'aida ; qui se présenta fort à propos, comme tombée du ciel (cependant, elle s'accompagna d'un nouvel accès de gêne et d'une nouvelle prise de conscience de cette dangereuse beauté). Roubakhine n'hésita qu'un instant. Il saisit le jeune homme et s'engagea dans l'eau. L'autre fit un mouvement pour se dégager, mais les bras de Roubakhine étaient puissants. « Voyons, arrête de gigoter », dit-il. Des mots qu'il aurait pu dire à une femme dans la même situation.

Il entendait la respiration du garçon qui avait détourné le visage ; ses bras cependant (provisoirement déliés) agrippaient solidement Roubakhine : il n'avait aucune envie de tomber dans l'eau, sur les pierres. Comme toujours quand on transporte quelqu'un, Roubakhine ne voyait pas où il posait les pieds et avançait prudemment. En regardant de biais, il ne voyait que l'eau rapide du ruisseau et le profil du prisonnier, tendre, pur, à la lèvre inférieure proéminente : il faisait la moue comme une demoiselle capricieuse. […]

Il tapota l'épaule du captif :

« Ne t'en fais pas. Je te l'ai déjà dit : dès qu'on sera arrivés, on te rendra aux tiens, tu as compris ? » L'autre hocha la tête : oui, il avait compris. Roubakhine émit un petit rire :

« C'est vrai que tu es joli garçon. »

Un silence.

« Et ta jambe, ça va ?

– Ça va.

– Bon, dors. C'est bientôt le matin. Il faut se reposer encore un peu avant de partir. »

C'est alors que le jeune homme, comme pour manifester son accord, inclina la tête vers la droite et la posa sur l'épaule de Roubakhine. Rien d'extraordinaire, les soldats dorment souvent ainsi, lors de haltes trop brèves, les uns contre les autres. Mais la chaleur de ce corps commença immédiatement à se diffuser, et un courant de sensualité coula (par vagues successives) de l'épaule du prisonnier vers celle de Roubakhine. Non, il se faisait des idées. Le

gamin dormait. Le gamin dormait, tout simplement, se dit Roubakhine, tentant de se ressaisir. Mais aussitôt il se figea, et tout son corps se durcit, tendu à l'extrême, si forte était la décharge de chaleur et de tendresse attendue qui pénétrait en cet instant son épaule, son âme désarmée. Roubakhine se figea. Et le jeune homme sentant ou devinant sa tension, se raidit à son tour. Une minute passa, et leur contact cessa d'être sensuel. Ils étaient simplement assis l'un à côté de l'autre.

« Oui, dormons », dit Roubakhine, dans le vide, les yeux fixés sur les petites langues rouges des flammes, juste devant lui.

Le prisonnier bougea pour disposer plus confortablement sa tête sur l'épaule de Roubakhine. Et presque aussitôt, la chaleur tentatrice irradia de plus belle. Le jeune homme tremblait légèrement. Mais… Mais qu'est-ce que ça veut dire ? pensait Roubakhine, complètement bouleversé. De nouveau, il s'immobilisa, s'efforçant de se maîtriser (et craignant de se trahir en se mettant à trembler à son tour). Mais un tremblement n'est qu'un tremblement, il pouvait encore le supporter. Plus que tout, Roubakhine avait peur que le garçon ne se retourne doucement (ses mouvements étaient doux et feutrés, et demeuraient apparemment fortuits : quelqu'un qui remue légèrement dans son sommeil, quoi de plus normal), ne tourne son visage vers lui, presque à le toucher, car alors il s'étirait, inévitablement, son souffle et la proximité de ses lèvres. Cet instant approchait. Roubakhine éprouva un moment de faiblesse. Son estomac fut le premier à ne plus supporter cette tension inhabituelle, il fut pris d'un spasme, devint dur comme une planche à laver. La respiration lui manqua. Roubakhine toussa brutalement ; le jeune homme sursauta et détacha la tête de son épaule.

Vova se réveilla : « Ça va pas la tête ? Tu tousses, on dirait un tir de canon ! On t'entend à un demi-kilomètre ! »

Insouciant, il se rendormit aussitôt. Et comme par réaction commença à ronfler, qui plus est avec un sifflement sonore. Roubakhine se mit à rire : « Mon camarade ne

fait que dormir sans arrêt. De jour comme de nuit ! » Le prisonnier dit lentement, avec un sourire :

« Je crois qu'il a couché avec une femme. Pas plus tard qu'hier. »

Roubakhine s'étonna. Et, se souvenant, acquiesça :

« On dirait bien.

– Hier dans la journée.

– Oui, oui, tu as raison ! »

Ils rirent tous deux, comme font généralement les hommes en de telles circonstances.

Mais aussitôt (très prudemment) le prisonnier demanda :

« Et toi, ça fait longtemps que tu as couché avec une femme ? »

Roubakhine haussa les épaules.

« Oui, ça fait longtemps. Ça doit bien faire un an.

– Je parie qu'elle n'était même pas jolie ! Les soldats n'arrivent jamais à coucher avec de belles filles. »

II y eut un long silence assez pesant. Roubakhine avait l'impression qu'une pierre se posait sur sa nuque (la pressant à l'écraser…).

À l'aube, lorsque le feu s'éteignit, Vova, frigorifié, vint les rejoindre et s'installa près d'eux, le visage et l'épaule pressés contre le dos de Roubakhine. De l'autre côté, le prisonnier continuait de troubler Roubakhine avec la chaleur douce et diffuse de son corps. Ils se reposèrent ainsi tous les trois jusqu'au matin, se réchauffant mutuellement.

Ils posèrent une marmite d'eau sur le feu. « On va faire un peu de thé », dit Roubakhine avec une nuance de culpabilité après les émotions inhabituelles de cette nuit.

Depuis le réveil, cette culpabilité indécise mais déjà flagrante vivait en lui, et Roubakhine était aux petits soins pour le prisonnier. (Il était troublé, surpris de son propre comportement.) Ses mains étaient habitées par une sorte d'impatience maladive. Il prépara deux fois du thé au garçon. Il y mit du sucre et le remua avec une cuiller. Il lui fit définitivement cadeau de ses chaussettes : « Pas la peine

de les enlever, tu peux les garder et marcher avec ! » Il multipliait les signes d'attention.

Il s'agitait fébrilement, entretenant soigneusement le feu pour que l'autre ait plus chaud.

Le prisonnier but son thé. Accroupi, il surveillait les gestes de Roubakhine.

« Elles sont chaudes, ces chaussettes. De bonnes chaussettes, dit-il en regardant ses pieds.

– C'est ma mère qui les a tricotées.

– Ah.

– Garde-les ! Je t'ai déjà dit que tu pouvais les garder pour la marche. Je m'envelopperai les pieds avec des chiffons. »

Le jeune homme sortit un peigne de sa poche et se peigna longuement les cheveux. De temps en temps, il secouait la tête d'un mouvement orgueilleux. Et se remettait à lisser ses boucles de la racine jusqu'aux épaules avec des gestes sûrs. Il lui était aussi naturel de sentir sa propre beauté que de respirer.

Avec ces chaussettes, qui étaient chaudes et très résistantes, la démarche du prisonnier devint plus assurée. D'ailleurs, il était clair qu'il se sentait plus sûr de lui. L'angoisse et la tristesse avaient fui son regard. Il était conscient du trouble ressenti par Roubakhine face à leur semblant de relation. Il en éprouvait peut-être une certaine satisfaction. Il coulait de temps à autre des regards en direction du soldat, de ses mains, de sa kalachnikov et un sourire fugitif passait sur son visage ; il avait sans doute le sentiment d'avoir remporté une victoire facile sur ce gaillard gigantesque, si fort et si timide.

Lorsqu'il fallut traverser un autre ruisseau, il ne retira pas les chaussettes, attendit que Roubakhine le prît dans ses bras. Il ne se contenta plus de s'agripper à son col ; sa paume douce enlaça le cou du soldat, se déplaçant sous la vareuse pour trouver une prise plus commode.

Roubakhine confisqua une nouvelle fois le transistor de Vova et lui fit signe de se taire. Il ouvrit la marche. Sur

ce sentier élargi et aplani par de nombreux passages, il ne faisait confiance à personne. La falaise, avec sa bifurcation familière, était déjà à portée de regard. Un endroit dangereux. Mais protégé par ces deux sentiers étroits qui divergeaient (ou convergeaient, selon le point de vue).

Cette falaise, les soldats l'appelaient tout simplement *Le Nez*. Une grande proéminence triangulaire pointait vers eux comme la proue d'un navire.

Ils étaient au pied de la falaise, parmi les fourrés, déjà en train de monter. Impossible ! pensa le soldat à l'approche du danger. Des hommes descendaient des deux côtés à la fois. Des pas étrangers, rapides, rapprochés, désordonnés. Les salauds. Que deux groupes ennemis arrivent en même temps, à la minute près, par les deux sentiers, c'était *impossible*. L'avantage de cette falaise, c'est qu'on entendait l'approche de l'adversaire et qu'il était facile de l'éviter en se cachant de l'autre côté.

Or les deux voies étaient coupées. Ils ne pouvaient pas rebrousser chemin, ne disposant pas d'un temps suffisant pour regagner la forêt. En terrain découvert ils se feraient remarquer immédiatement : trois hommes, dont un prisonnier ; ils seraient abattus sur-le-champ ; ou encerclés, sans pouvoir se défendre. *Impossible* : cette pensée surgit une troisième fois dans son cerveau, comme pour conjurer la réalité. (Et disparut, l'abandonnant à lui-même.) À partir de cet instant, il se laissa guider par l'instinct. Une sensation de fraîcheur frémit dans ses narines. Il n'entendait pas seulement leurs pas. Mais l'herbe qui se redressait lentement sur leur passage ; il n'y avait presque pas de vent.

« Chu-ut. » Il pressa le doigt contre ses lèvres. Vova comprit. Et indiqua le prisonnier d'un petit signe de tête : et lui ?

Roubakhine observa le visage du jeune homme. Lui aussi avait compris (les siens arrivaient) ; son front et ses joues rougissaient lentement, indiquant que son comportement risquait d'être imprévisible.

« Advienne que pourra », se dit Roubakhine en préparant rapidement son arme en vue d'un combat éventuel. Il vérifia ses munitions. Mais la pensée d'un affrontement (ainsi que toute autre pensée à l'instant du danger) disparut à son tour (l'abandonna), comme pour se décharger de la responsabilité de ce qui allait suivre. L'instinct reprit le dessus, lui ordonnant de dresser l'oreille. Et d'attendre. L'air froid palpitait dans ses narines. Et les herbes bruissaient lentement. Les pas se rapprochaient. Non. Ils étaient nombreux. Trop nombreux… Roubakhine essaya une nouvelle fois de déchiffrer l'expression du prisonnier : qu'allait-il faire ? Se tenir tranquille par crainte d'être tué (si seulement il pouvait en être ainsi) ou se précipiter immédiatement et joyeusement à leur rencontre, en roulant de grands yeux hagards, et (le pire !) en poussant des cris !

Tout en surveillant le sentier de gauche (ce groupe était le plus proche et arriverait le premier), Roubakhine tendit le bras en arrière et toucha le captif. Celui-ci frémissait légèrement, comme une femme avant une étreinte. Roubakhine lui toucha le col, palpa son visage ; il posa doucement les doigts et la paume sur cette belle bouche (qui devait se taire) ; les lèvres tremblaient.

Lentement, Roubakhine attira le jeune homme contre lui (sans détacher les yeux du sentier de gauche où progressait la colonne des rebelles). Vova observait celui de droite où l'avancée du second groupe était désormais audible : des pas, des cailloux qui tombaient ; le pistolet-mitrailleur pendu à l'épaule de l'un des rebelles heurtait régulièrement l'arme de celui qui le suivait. Le jeune homme n'opposa pas de résistance. L'enlaçant par l'épaule, Roubakhine le tourna vers lui ; le jeune homme (plus petit) se serra contre le soldat, ses lèvres touchèrent l'artère de son cou, juste en dessous du menton. Il tremblait, sans comprendre. « N-n… » souffla-t-il, comme une femme qui dit non pour manifester sa pudeur et non un vrai refus, tandis que Roubakhine guettait sa réaction (son cri). Les yeux du garçon s'élargirent soudain, effrayés, tentant de contourner le regard de Roubakhine et,

à travers l'étendue d'air et de ciel, d'apercevoir les siens ! Il ouvrit la bouche ; pourtant, il ne cria pas. Peut-être voulait-il seulement aspirer une bouffée d'air. Mais l'autre main de Roubakhine, posant son arme à terre, pressa contre sa bouche entrouverte, contre son nez frémissant. « Nnn… » gémit le prisonnier, mais il n'eut pas le temps d'achever. Son corps fut agité d'un soubresaut, ses jambes se tendirent, mais elles avaient perdu leur appui. Roubakhine l'avait soulevé du sol. Il le tenait en suspension, pressé contre lui, l'empêchant de faire du bruit en touchant les buissons ou les pierres. De la main qui enlaçait, Roubakhine prit la gorge du garçon. Et serra. La beauté du jeune homme ne put le sauver. Quelques convulsions et ce fut fini.